

PASCALE & GILLES  
LEGARDINIER

# Comme *une* Ombre





Comme  
<sup>une</sup>  
Ombre

GILLES LEGARDINIER

*L'Exil des anges*, Fleuve Éditions, 2009 ; Pocket, 2010.

*Nous étions les hommes*, Fleuve Éditions, 2011 ; Pocket, 2014.

*Demain j'arrête !*, Fleuve Éditions, 2011 ; Pocket, 2012.

*Complètement cramé !*, Fleuve Éditions, 2012 ; Pocket, 2014.

*Et soudain tout change*, Fleuve Éditions, 2013 ; Pocket, 2014.

*Ça peut pas rater !*, Fleuve Éditions, 2014 ; Pocket, 2016.

*Quelqu'un pour qui trembler*, Fleuve Éditions, 2015 ; Pocket, 2017.

*Le premier miracle*, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.

*Vaut-il mieux être toute petite ou abandonné à la naissance ?*,  
avec Mimi Mathy, Belfond, 2017.

*Une fois dans ma vie*, Flammarion, 2017.

PASCALE & GILLES  
LEGARDINIER

Comme  
*une*  
Ombre

Roman





## Et pour commencer...

Une fois n'est pas coutume, c'est au début du livre que je vous retrouve avec une démarche particulière. Avant de vous inviter à partager les aventures d'Alexandra et de Tom, je vous propose un petit tour dans les coulisses de leur périple.

Certains romans sont le fruit d'une histoire joyeusement étrange et humainement surprenante. C'est le cas de celui que vous tenez entre les mains. Pour que ce livre existe, il aura fallu la mort tragique d'une célébrité, un pari stupide, et une confiance aveugle dans une hypothétique bonne étoile qui me conduira à une humiliation absolue marquant le début d'une expérience inédite émaillée d'innombrables leçons et fous rires... Comme quoi ni le meilleur ni le pire n'arrivent jamais par où on les attend !

Cette improbable conjonction m'a entraîné, seul puis à deux, vers la création de ce modeste roman. Ce livre représente une étape fondatrice dans mon petit parcours : il fut le premier à me révéler la réelle puissance des femmes et leur bienveillance lorsque nous, les hommes, sommes sincères. Cette découverte fut pour moi loin d'être anecdotique.

Je vais d'abord commencer par apaiser les grincheux qui, comme d'habitude, ne manqueront pas de commenter ce qu'ils ne comprennent pas : non, je n'ai pas écrit ce roman avec ma tendre moitié pour essayer de l'imposer dans un métier qui compte déjà bien assez de gens dont on se demande pourquoi ils y sont. Le fait même de supposer que Pascale cosigne ce roman parce qu'elle est mon épouse est un affront à sa valeur, qui n'a nul besoin d'appui pour être reconnue. Pascale s'est embarquée naturellement, positivement, parce qu'elle est apparue comme la solution à mes propres limites. C'est une assez jolie définition de ce qu'un couple peut représenter. Sans le savoir, j'avais besoin d'elle, et nous avons saisi la belle opportunité de vivre une expérience d'écriture à deux. Une sorte d'aventure dans l'aventure. Le fait est que ce projet né dans l'élan a tenu toutes ses promesses ! Pascale a pris une place unique. Elle a été vivante alors que je voulais dormir, intraitable par égard pour vous, lectrices et lecteurs, alors qu'à l'époque, j'acceptais encore quelques raccourcis... Elle m'a poussé à apprendre toujours plus, elle m'a guidé, en se jetant à l'eau avec moi. Un vrai couple pour raconter l'histoire d'un vrai couple. *Comme une ombre* porte l'énergie de cette émulation réciproque, un joyeux mélange de mes idées stupides et de sa capacité d'engagement. J'en ai encore mal aux côtes...

Revenons-en à présent à l'objet du délit. C'est pour Pascale et moi une véritable fête de vous proposer aujourd'hui cette histoire à travers ce livre réécrit, amélioré, actualisé, agrémenté de cette introduction inédite et accompagné d'un cadeau situé à la fin – une



nouvelle que j'aime beaucoup et qui n'est plus publiée. Tout est pour vous, en espérant vous distraire.

L'étincelle de ce roman jaillit par une belle journée du mois de mai de l'an 2000, alors que nous venons d'entrer dans le nouveau millénaire. Contrairement aux prophéties des experts chauves qui pontifient à la télé, les voitures ne volent pas, il n'y a pas un humain sur Mars et pas un Martien chez nous, on ne se nourrit pas de simples pilules et les maladies sont malheureusement loin d'être vaincues. On paie encore en francs, les 35 heures deviennent la durée de travail hebdomadaire, Jacques Chirac est président, Lionel Jospin Premier ministre ; le Concorde explose à Roissy, signant la fin injuste de sa carrière. Au cinéma, *Gladiator* et *Moulin Rouge* cartonnent. Sur les radios, on entend tout le temps « Moi Lolita » d'Alizée, « Beautiful Day » de U2 et « L'envie d'aimer » des Dix Commandements. Ce sera nous dès demain... George W. Bush est élu président des États-Unis à l'arrache alors que Vladimir Poutine devient président de la Fédération de Russie avec une forte majorité. Un autre monde. Nos propres enfants avaient 4 ans et 2 ans – je les emmenais à l'école ou chez leur adorable nourrice en les portant sur mes épaules – et je ne savais pas vraiment pourquoi j'écrivais, mais j'en avais envie plus que tout parce que cela me permettait d'aller vers les gens. Et vous ? Qu'est-ce qui a compté pour vous cette année-là ? Peut-être n'étiez-vous même pas né(e) !

S'agissant de ce livre, je m'en souviens très bien, c'était un jeudi ensoleillé, il y avait une panne à la SNCF sur la ligne Franconville – Paris-Nord et j'avais la trouille d'arriver en retard à mon rendez-vous. Avec une ironie réjouie, je mesurais tout l'écart entre une

vision de l'an 2000 qui nous faisait rêver lorsque nous étions mômes et une réalité plus pragmatique. Pas de fusées pour se déplacer – pas de trains non plus, d'ailleurs... Ce jour-là, je déjeune avec une éditrice. Dans l'édition, beaucoup de choses se nouent autour d'une table. À cette époque, je suis loin d'être vraiment lu, et n'ayant aucune relation dans le métier, dire que je galère est un euphémisme... Barbara Cartland, icône de la littérature sentimentale décédée quelques jours plus tôt, le 21 mai, est l'un des principaux sujets de conversation du milieu. Avec elle disparaît un chapitre unique de l'histoire de la littérature populaire. Plus de 700 romans écrits, plus de 900 millions d'exemplaires officiellement vendus, en plus de trente langues. Un monument donc, dont je ne connais à l'époque que la caricature, à savoir des tenues que même Barbie aurait trouvées écœurantes d'excentricité et des coiffures choucroutes à vous épouvanter un maquilleur de série brésilienne. À mes yeux d'inculte, cette dame délicieusement rose bonbon se résumait à une image d'adorable mamie se trimbalant partout avec son pékinois en écrivant des histoires pour midinettes. Pardon, Madame. Respect et paix à votre âme.

Alors qu'il est question d'elle et de ses somptueuses funérailles rococo dans son château de princesse du Hertfordshire, j'ose une remarque de freluquet débutant : « Maintenant que la duchesse n'est plus, peut-être allez-vous pouvoir augmenter un peu les petits jeunes qui se lancent... » J'ai depuis appris toute la maladresse de cette remarque. L'éditrice me détrompe : « Même si Barbara Cartland était unanimement méprisée par la critique, ses livres relevaient d'un authentique talent. Écrire des romances

à l'eau de rose n'est pas à la portée du premier venu. Elle avait compris le secret des bonnes histoires de cœur... »

En mon for intérieur, j'ai des doutes. N'importe qui connaît le secret des histoires qui font battre le cœur des filles – vu de ma place de mec qui n'a jamais lu un seul de ces livres, c'est toujours la même chose ! On pourrait le résumer ainsi : elle n'a pas encore trouvé l'amour mais le cherche sans relâche, y compris au fond des pots de crème glacée et dans les endroits les plus désolés de la planète. Lui ne sait même pas ce qu'est l'amour, mais il exerce un métier impossible tout en étant très beau. Il sauve des biches dans un parc national (une fois, il a même fait du bouche-à-bouche à l'une d'elles), ou alors il rassure ses hommes sur une plate-forme pétrolière menacée par un cyclone (une fois, il a fait du...), ou encore il apporte de l'eau à des enfants qui, sans son aide, n'auraient pas survécu. Bref, elle est une pauvre créature perdue et lui un mec bien qui s'ignore. Ils se croisent. Lui est habillé simplement mais avec élégance (qui irait sur une plate-forme pétrolière en smoking ?) ; elle n'a pas eu le temps de se coiffer mais déborde quand même de charme (essayez un peu pour voir...). Leur attirance est magnétique, voire nucléaire à ce niveau-là. Leur destin bascule et patati et patata, je t'emballe ça avec de l'exotisme à base de noms de cocktails imbuvables, de larmes qui coulent sur les hublots d'un jet privé, de falaise battue par les vents ou de ranch perdu, le tout nimbé d'une sublime lumière de couchant et le tour est joué. Je vais être franc : j'étais même convaincu que ce genre littéraire véhiculait un bataillon de clichés dégradants pour les femmes qu'il était urgent de décimer.

Je devine ce que vous pensez, Votre Honneur, mais l'avocat de la défense plaiderait que je n'étais même pas cynique, seulement inconscient. Je suis en effet le premier à pleurer devant *Coup de foudre à Notting Hill* ou *Love Actually*. Dans la vie, comme dans les livres ou dans les films, j'adore quand les gens finissent par courir l'un vers l'autre en renonçant à tout ce qui les sépare pour se prendre dans les bras. Je crois qu'il n'existe pas de plus belle émotion. Parfois, je me fais peur. Barbara, sors de ce corps ! Mais à qui appartient ce pékinois qui me suit partout ?

Bref, lors de ce déjeuner, égaré par une envie d'écrire frustrée qui ne me conduisait nulle part faute d'avoir trouvé un véritable éditeur, je me suis entendu dire : « Et si je t'écris une romance et qu'elle est bien, est-ce que tu la publieras ? » L'éditrice, qui se croit à l'abri parce qu'elle n'imagine pas que je passerai à l'acte, répond : « Bien sûr, avec plaisir ! » J'achève ce déjeuner avec encore moins d'illusions sur le métier mais avec un but tout neuf sorti de nulle part ! Il faut savoir que je passe toujours à l'acte.

Emballé par ce nouveau pari idiot – je suis un fervent adepte du genre –, je rentre à la maison où je m'empresse de tout raconter à ma moitié, qui elle, a les pieds sur terre. Je lui annonce fièrement que je vais écrire une pure romance, un truc dément qui fera de moi la nouvelle Barbara Cartland (rire diabolique) sauf pour la coiffure, les robes et le clebs. Pascale m'écoute, un petit sourire en coin. Ce n'est pas le premier projet hasardeux dans lequel je me lance. Celui-là a au moins le mérite de ne pas être trop dangereux...

Pascale ne l'avouera que quelques années plus tard, mais elle non plus n'y croyait pas vraiment.

Pourtant, je suis un petit gars sérieux et dans le flot de projets que je gère, je compte bien m'accrocher. C'est en secret que j'écris les cinq premiers chapitres d'une aventure dont le titre était en moi depuis très longtemps : *Comme une ombre*. Dès le départ, j'ai voulu une trame narrative dans laquelle la demoiselle ne serait pas une potiche en mal d'amour, mais une jeune femme qui aurait simplement envie de jouer son rôle dans ce monde souvent masculin. L'idée de l'intrigue est née lors d'une randonnée avec mon pote Éric dans le massif du Verdon. C'est lui qui vérifiait la carte, donc nous nous sommes perdus. La nuit n'allait pas tarder à tomber, nous étions complètement paumés dans des paysages magnifiques, et il nous arrivait d'entendre des souffles ou des craquements dans la pénombre, au point que mon imagination d'auteur s'était persuadée que nous étions suivis. C'est là que j'ai envisagé ce personnage de père qui, pour protéger sa fille, lui collerait malgré elle un garde du corps chargé de la suivre discrètement partout où elle irait. Cette base m'a immédiatement emballé. Éric et moi avons fini par retrouver notre chemin et on s'en est sortis morts de rire et les jambes et les bras déchiquetés de partout pour cause de raccourcis pourris à travers les buissons. Au crépuscule, quand nous avons enfin rejoint la route sinueuse située des kilomètres en contrebas, les rares automobilistes perdus sur cette départementale nous regardaient comme des zombies... Les cicatrices ont fini par se refermer, mais l'idée de ce garde du corps qui protège sa « cible » malgré elle ne m'a jamais quitté.

L'épisode suivant se déroule quelque temps plus tard, dans notre maison, où nous vivons toujours

aujourd'hui. J'ai soigneusement planifié mon coup. J'ai déjà écrit une trentaine de pages de cette histoire. Le pauvre innocent que je suis en est plutôt content. C'est avec émotion que je les confie à Pascale pour qu'elle les lise et me dise ce qu'elle en pense. Bêtement, je suis vaguement convaincu qu'elle va vivre un moment de littérature extraordinaire et se délecter de ma prose, fascinée par cet homme dont la modestie n'a d'égal que son génie. Éperdue d'admiration, elle ne trouvera pas les mots pour me murmurer tout ce qu'elle éprouve. Soyons honnêtes : avant de vous raconter des histoires à vous, je m'en raconte parfois à moi-même... Pas bien malin, le garçon.

Elle monte s'isoler dans notre chambre et je reste dans notre bureau à tourner comme un lion en cage en attendant le verdict. J'ai beau essayer de m'occuper, rien n'y fait. J'ai peur. Parfois, je l'entends rire. De plus en plus souvent d'ailleurs, ce qui n'est pas bon signe puisque ce n'est pas supposé être drôle...

Lorsque j'entends enfin ses pas dans l'escalier, je me précipite à mon bureau pour faire semblant de travailler. Avoir l'air affairé pour garder contenance. Les hommes, les vrais, n'angoissent pas quand ils ont donné le meilleur d'eux-mêmes. Ben voyons ! Elle apparaît au seuil de notre bureau, hilare. Point de regard éperdu d'admiration et, pire que tout : elle trouve les mots. Elle me balance les pages sur mon bureau comme ma prof de français quand elle me rendait mes rédactions en troisième. Et la femme de ma vie déclare, avec un grand sourire qui fait mal : « Mon pauvre garçon, t'as rien compris aux filles ! » Un choc. Un traumatisme. J'ai huit ans et je suis à la piscine où j'ai perdu mon maillot devant tout le monde.

Il n'y a jamais eu d'ego entre Pascale et moi, et même si ça pique un peu les yeux, je sais que si elle rejette le texte, c'est qu'il y a de bonnes raisons. Et là, tel l'avion qui tente le looping pour échapper à la catastrophe, j'ai l'idée de lui dire : « Si je ne suis pas assez bon, aide-moi et écrivons ce livre à deux. » Son œil pétille, elle n'hésite pas longtemps et dit oui. Nous voilà donc partis pour une écriture à deux. C'est nouveau pour nous. Comment écrit-on à quatre mains sans s'y prendre comme des pieds ? Les modalités s'instaurent naturellement. J'assure la structure, les péripéties ; elle prend le temps d'étoffer, de développer l'aspect psychologie. On construit un équilibre entre action et intériorité, à la mesure de nos modestes capacités mais avec d'authentiques convictions. Au cœur de nos carrières accaparées par le cinéma, travailler sur ce texte devient comme un rendez-vous secret, une échappée belle sur des terres de liberté. En écrivant le même récit avec des points de vue complémentaires, on se découvre encore plus l'un l'autre. On s'explique et on avance. C'est à la fois très formateur et fécond. Elle m'a parfois convaincu qu'il fallait retoucher une scène en me la mimant pour me montrer à quel point elle n'était pas naturelle, et je lui ai souvent déclamé ses répliques pour la convaincre de leur donner plus de spontanéité. Il faut quand même vous imaginer que nous nous sommes joués la plupart des scènes d'action en sautant du canapé du salon... On ne fait pas des boulots faciles ! Très franchement, ce sera à vous de dire ce que vaut notre travail et blague à part, nous n'avons pas la mentalité à penser que nous en sommes sortis meilleurs. Mais un peu moins mauvais, c'est certain.

Nous nous sommes pris au jeu et le résultat nous a bien plu. Alors pourquoi le réécrire aujourd'hui ? me direz-vous. Parce que vingt ans ont passé et qu'au-delà de l'aventure, par respect pour vous, la forme compte. Aujourd'hui, les téléphones portables sont partout, le réseau routier s'est développé, et l'aéroport malgache qui était effectivement un pittoresque bricolage à cette époque-là est aujourd'hui tout à fait moderne. J'adresse ici une fraternelle pensée à tous les peuples dont nous avons emprunté les magnifiques décors, Brésiliens, Marocains, Malgaches... Pascale comme moi respectons toujours ceux chez qui nous entrons, même si c'est pour y situer quelques pages d'un simple livre.

Nous avons achevé notre roman sans autre pression que l'envie de partager le plaisir que nous avons eu à l'écrire. Plus question pour moi d'être un pro de quoi que ce soit. Barbara est inaccessible, et tant mieux. Essayons déjà d'être nous-mêmes !

Nous avons envoyé notre texte à l'éditrice et avons convenu de nous rappeler quand elle l'aurait lu. Nous attendions avec impatience de l'avoir au bout du fil pour connaître son sentiment. Deux mois plus tard, nous avons enfin réussi à la joindre alors que nous étions en Écosse, à Fort William, depuis une cabine rouge typique située au bord de Parade Road, au sud du square. Notre texte l'avait séduite et elle m'en a parlé joliment. Elle a annoncé son intention de le publier. À travers la vitre, j'apercevais Pascale qui jouait avec nos enfants sur la grande pelouse. J'ai eu les larmes aux yeux. Je suis sorti de la cabine, fou de joie, j'ai couru vers ma femme.

À notre retour, il a fallu choisir la couverture, et cette partie-là n'est pas un excellent souvenir. Les



services de l'éditeur étaient débordés et on a fini avec une photo sur fond rose, après avoir évité de justesse les pires clichés des images d'agence choisies par un stagiaire myope. Le livre est sorti en juin 2001, dans la collection « Amour et Passion », remportant un joli succès et provoquant l'hilarité de tous nos proches qui, en découvrant la couverture très « Barbara Cartland », se sont bien foutus de moi. D'autant que dans ce genre très codifié, la quatrième de couverture nous attribuait quatre étoiles pour l'aventure mais seulement une pour la sensualité... Pascale et moi sommes pudiques, même si nous savons parfaitement comment on fait les enfants.

Le livre a suivi son chemin, tranquillement, jusqu'à devenir un collector lorsque mon nom est devenu un peu plus connu. Et aujourd'hui, le voilà qui renaît. La cabine de Parade Road n'existe plus, je ne suis plus capable de porter mes gamins sur les épaules et ils s'en passent très bien, mais Dieu merci, Pascale est toujours là, les vrais experts qui pontifient à la télé sont toujours chauves et je vous ai rencontrés. Tout va bien.

Voici donc la même histoire, la même dynamique des personnages, mais sans le côté trop daté de l'époque. Finalement, c'est un peu ce que je fais avec tous mes romans : je ne m'attache qu'aux sentiments.

Alors merci à vous qui nous redonnez notre chance. Merci à J'ai lu, à Jocelyn Rigault et ses équipes, à Anna Pavlowitch et à Gilles Haéri de permettre cette petite renaissance.

Je suis certain qu'à travers les lignes vous percevrez sans doute un peu des échanges qui nous ont animés, Pascale et moi, autour de la meilleure façon d'orchestrer une rencontre entre une femme et un homme.

La dédicace qui ouvrait déjà le livre à l'époque résume parfaitement ce que je dois à la femme de ma vie. Quant à vous, vous le savez, je consacre mon existence aux quelques heures de loisir que vous voudrez bien me confier. Merci pour cela.

Bon voyage,  
Je vous embrasse,

A handwritten signature in black ink, consisting of a large, stylized initial 'G' followed by a smaller, more intricate signature.





*Composition*  
NORD COMPO

*Achévé d'imprimer en Espagne*  
*par CPI BOOKS IBERICA*  
*le 11 mars 2018.*

Dépôt légal : mars 2018.  
EAN 9782290166789  
OTP L21EPLN002376N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

*Diffusion France et étranger : Flammarion*